

# Le caporal John

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **12 (1936-1937)**

Heft 23

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-713394>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

groupes fusiliers, rivalisèrent d'entrain et de discipline pour accomplir les tâches qui leur étaient assignées, obtenant des résultats divers, mais très satisfaisants dans l'ensemble puisqu'aucun groupe ne fut déclaré insuffisant par le jury. Avec 92 patrouilles d'infanterie classées, dont 38 avec la mention d'excellence, ce concours exigeant un effort physique assez conséquent ainsi que de sérieuses qualités d'observation, remporta également un très beau succès. Signalons que la section de Schaffhouse qui avait inscrit le plus grand nombre de patrouilles, soit 6, réussit l'exploit de les classer toutes avec la mention d'excellence. Les sous-officiers de Soleure en obtenant une moyenne de 38,98 au lancement de grenades, ont réalisé un très bel exploit si l'on songe à ce que demande ce concours en fait d'adresse et de coup d'œil. Seul un entraînement intensif peut permettre de parvenir à un tel résultat, aussi la première place remportée dans ce concours par la section de Soleure est-elle la récompense méritée des efforts fournis à l'entraînement. Les moyennes de points réalisées au tir au fusil et au pistolet sont également fort réjouissantes, car il faut aussi considérer qu'un assez grand nombre de concurrents ne sont pas ce que l'on appelle des « tireurs » et que leur activité dans ce domaine est limitée.

En bref, 31 concours, dont plusieurs divisés encore en spécialités, furent disputés à Lucerne avec le maximum de régularité grâce à une excellente organisation qui est toute à l'honneur de nos amis Lucernois.

Les points culminants de cette grandiose manifestation furent certainement le serment au drapeau, où nous avons aperçu plus d'une larme perler au coin des paupières de spectateurs en civil, aussi bien que d'officiers supérieurs en uniforme, et le cortège imposant qui défila pendant plus d'une heure dans les rues de la ville entre deux haies de spectateurs disciplinés, beaucoup trop disciplinés même de l'avis des camarades suisses-romands qui sont habitués à plus d'extériorisation des sentiments de la foule.

Tout au long de ces Journées suisses de sous-officiers, les participants observèrent une tenue parfaite qui impressionna très favorablement les nombreux étrangers en séjour actuellement à Lucerne. C'est là la preuve indiscutable de la valeur morale de notre corps de sous-officiers. Ainsi que l'a dit le chef du Département militaire fédéral, il est digne d'estime et de confiance; sachons par des actes lui rendre cette justice et le considérer comme un instrument de combat qu'il faut fourbir et lustrer pour qu'il ne rouille pas.

Les Journées suisses de sous-officiers 1937 ont vécu, elles vivront pourtant encore longtemps dans le souvenir de ceux qui y ont participé. E. N.

## Le caporal John

« Piè...èce n° I, feu! Pièce n° II, feu!... Pièce n° II, feu! Piè...èce n° I, feu! »

Les quatre commandements s'étaient succédé à intervalles inégaux, les deux plus lents encadrant les autres, nets, rapides, autoritaires.

— Surveillance! avait crié l'officier de tir de sa jolie voix prenante qui faisait se retourner les femmes; et les deux obusiers de douze, tapis sous des pommiers, là-bas, entre Monthey et la porte du Scex, avaient repris leur position d'attente.

A la pièce n° II, les hommes affairés autour de la bêche boueuse et des roues, commentaient joyeusement la série, une belle série bien propre, sans bavure, rapide enfin, comme les aiment les canonnières. Et leur orgueil

éclatait surtout de ces deux derniers coups de série, en feu de vitesse, intercalés entre les deux commandements de la pièce voisine, et rivale. De ce succès, ils reportaient un peu d'honneur sur eux et beaucoup sur leur chef de pièce que, par amitié, ils appelaient John.

Quel type, ce John!

Un caporal, sans doute, puisqu'il portait le galon de laine, mais surtout un chef merveilleux à condition de n'avoir que six hommes à commander, ... autour d'un obusier. Pendant le tir, il était superbe. Agenouillé sur le côté droit de l'affût, il vibrait comme à la bataille et son ardeur, il la communiquait de sa voix profonde et dure, de son regard volontaire à son équipe, sa « bricole », comme il disait.

Drôle d'équipe d'ailleurs. Aux volants de pointage, un employé de banque précis, rapide, débrouillard, toujours le premier à saisir dans le réticule de sa lunette « l'encoche au sommet du Catogne » ou « la paroi Est des Tours d'Aï ». Du sang-froid, par surcroît, et une prestesse à jongler avec les chiffres! Le garde de fermeture, c'était un employé des C.F.F., sans peur sinon sans reproche, un peu « rouspéteur » et camarade excellent. Leste et adroit comme un singe, il n'avait pas son pareil pour recevoir dans la main gauche les lourdes douilles bouillantes et les jeter prestement derrière lui. Un Valaisan, mineur dans le civil, faisait fonction de chargeur; pour déplacer la crosse, un appointé robuste. Trottant rapide sur ses jambes maigres, un vigneron apportait les projectiles, qu'il dorlotait comme des poulains. Enfin, un pédagogue s'occupait discrètement du tempage.

De ces six canonnières qui, d'ordinaire, ne passaient guère pour zélés, John savait obtenir le rendement maximum. Cet ouvrier de ferme, souvent mal embouché, comprenait ses hommes. Inconsciemment, il avait sa philosophie qui était aussi celle de M. de la Rochefoucauld. Il savait l'importance de l'amour-propre chez autrui et il parvenait à en jouer avec une maestria étonnante. Il était curieux à observer avant le tir. Avec condescendance, il écoutait les explications de ses canonnières qui cherchaient une « combine » pour gagner quelques cinquièmes de seconde et voler ainsi un coup à la pièce voisine. Sans faire acte d'autorité, il donnait ses avis, critiquait tel tour de main dont on attendait merveille, non pas pour l'interdire, mais pour donner à ses sous-ordres conscience de leur rôle d'inventeurs et flatter leur amour-propre. Mais en cas d'insuccès, quel déluge d'injures s'abattait sur le malheureux coupable qui, pour aller plus vite, avait coincé un projectile ou nécessité un déplacement de la crosse! Là aussi, John était surprenant. Si initié que l'on fût à son trésor de jurons et d'épithètes sonores, il en révélait chaque fois d'inédites et de violentes sous lesquelles on courbait la tête...

Pourtant, ces six hommes employaient mille ruses pour être commandés par lui pendant les tirs. Ils appréciaient sa décision, son énergie, sa parole impérieuse. Il était leur chef d'élection.

Loin de sa pièce, John était un autre homme. Ses supérieurs lui reprochaient, paraît-il, son laisser-aller, ses allures débraillées, la forte saveur de son vocabulaire, sans parler de son penchant trop prononcé pour les alcools et le jupon. Ses camarades sous-offs l'évitaient presque. Le soir, bien souvent, il venait dans la chambrée, parmi ses hommes.

A la suite d'une frasque stupide, on lui enleva ses galons, au dernier service avant l'armistice. Peut-être a-t-on bien fait; car il méritait une punition exemplaire.

Cette décision l'avait transformé, désaxé. Je l'avais revu, par hasard, dans le petit village de la Broye où il était domestique.

Devant le *demi* que nous partagions, comme au bon vieux temps, il m'avait dit sa peine.

— Vois-tu, mon vieux, c'est fini, je suis un homme fichu. Bien sûr, c'est idiot, ce que j'avais fait. Mais quoi, la bêtise est commise. Je suis puni; c'est juste, je ne dis pas! Pour oublier, j'ai quitté le pays, j'ai été à Marseille, en Italie. C'est plus fort que moi, je ne peux pas oublier ma pièce et mon galon.

Et comme je lui disais que, sans doute, on lui rendrait son grade au premier service, il hochà la tête négativement et, avec un sourire forcé:

— Mais non, mon vieux, il n'y a plus de caporal John!

... Trois mois après, on l'a trouvé dans une grange, la colonne vertébrale brisée.

Au village, on parla d'un accident d'après boire.

Peut-être... *Le tempeur de la II.*

## Marxismo

L'introduzione del socialismo nello stato democratico. lo hanno falsato trasformandolo in campo di lotte di classe.

La democrazia è fondata sull'individuo sulle sue libertà ed i suoi diritti. La libertà non può essere che quel senso di sicurezza che la società deve possedere, il diritto di credere all'applicazione delle proprie idee quando queste siano state corrette da quelle imperfezioni che sempre esistono nella natura, nella stessa ragione umana. Togliere quel per cento di spiritualità, di moralità, di idealismo, di mistico che forma il composto umano degno di vivere in società, è ridurre l'uomo ad una semplice formola chimica: acqua, calce, fosforo. In altre parole, dell'uomo non rimarrebbe che un semplice tubo digestivo colle sue esigenze fisiologiche, ed una sola propria filosofia, quella del ventre, procreante il comunista, il bolscevico, instauratore di un dittorato proletario basato sulla tirannia, sul rigido reggimento della vita pubblica, sulla assoluta e forzata sottomissione dell'individualità a mezzo di brutale intransigenza, di accanita oppressione e repressione sostituiti a governo libero, a governo proprio.

Gide, l'apostolo del bolscevismo, di ritorno da un suo ultimo viaggio nel paradiso russo ribellandosi si esprime in modo che non lascia alcun dubbio sul completo fallimento del esperimento comunista. — Soffocato le più pure idealità, la demenza russa ha tarpato le ali allo spirito, turbato la fantasia con visioni di sangue, orrendamente mentitore, il comunismo, non è più capace di una sola azione onesta, umana, decante. Distrutto il senso logico della vita, quello della famiglia, quello mistico dell'anima, quello naturale del patriottismo, e di religione, instaura il regno del terrore, dell'odio, del più degradante materialismo, riducendo la famiglia in un campo esperimentale di spregiate leggi e di sopprusi.

Questi persecutori delle più sacre libertà individuali, avvelenatori di coscienze, affamatori di masse costringendole a quotidiani scioperi, egoisti insaziabili, tiranni assurdi che insozzano 20 secoli di storia, cercano i mezzi di travolgere nella loro miseria, nella loro inevitabile rovina i popoli che tollerano la loro tossica propaganda, installando in quei paesi incauti il loro regime di libertà che illustra la sua immortale civiltà sulle piazze di Mosca, sulle strade di Spagna, sulle rive, del Volga, nelle

steppe messicane, sulle sponde del Fiume Giallo. Ogni paese del globo è inquinato dal virus comunista.

Ed è così che l'uomo vaga come un fantasma senza più una direttiva propria e vera coi segni di un mortale affanno generante l'odio, vivendo una vita tragica della quale ha perso la nozione.

Il comunismo da un fatto interno di uno stato in pena è straripato in campo internazionale minacciando la pace degli uomini che ancora ieri sgranavano la loro laboriosa esistenza all'ombra della loro bandiera, riscaldati dai loro ideali che hanno saputo portare l'umanità allo stato di progresso in cui viviamo.

Chiaramente significativo è il segno bolscevico: falce della mitologica parca, martello distruggitore di ogni ordinamento sociale, pugno teso in senso di minaccia, pugno che nasconde l'arma fraticida, segni che rispecchiano il più obbrobrioso regime di barbare oppressioni che la storia ricordi.

Le efferatezze commesse in Spagna ove un popolo che vanta secoli di fulgida storia è degradato dal marxismo nella più inumana ferocia che non si aresta alla profanazione di sepolcri, alle sevizie le più disgustevoli, agli assassini in massa, ribellano la coscienza di tutti gli onesti.

Visto che i progressi della triste ideologia si sono arrestati di fronte alla opposizione della coscienza religiosa, i comunisti, i bolscevichi per aprirsi un varco di penetrazione nel mondo occidentale, ove un'antica umanissima civiltà e coltura gli sbarra il cammino, questi negatori di Dio e della famiglia, tentano di far credere alla conversione loro, e giungono alla sfacciaggine di inviare una dichiarazione ai cattolici (francesi) nella quale professano, non solo il rispetto assoluto ai sentimenti religiosi, ma si dichiarano niente di meno che fratelli dei primi apostoli del Cristianesimo.

L'ideale del Cristianesimo non è di questa terra sulla quale, invece, il comunismo ed il bolscevismo esauriscono la loro concezione della vita, basata esclusivamente sulla soddisfazione materiale. L'ideale di amore di pace di giustizia predicato dalle religioni è un vincolo di bontà di solidarietà fra tutti gli uomini, tra tutte le classi, fra tutte le razze nelle dure contingenze della vita terrena, e non è il livellamento bolscevico-comunista di ogni valore, l'asservimento degli uomini alla schiavitù di uno stato che può renderli felici solo alla maniera che gli antichi potevano rendere soddisfatti i loro schiavi dando loro, e non sempre, una maggior razione di viveri, anzi, peggio. Dalla schiavitù antica si poteva assurgere all'affrancamento mentre da quella comunista-bolscevica non si evade che colla morte. Lo dimostrano le continue fucilazioni russe degli stessi iniziatori della rivoluzione.

Le chiese sono state distrutte, quelle non rasate al suolo convertite in musei antireligiosi. I grandi quadri religiosi di autori portano, ora, le più orrende bestemmie che malgrado tutto riconfermano la psiche religiosa della povera massa russa mutilata in ciò che più aveva di caro.

Gide non trova in Russia alcuna volontà di lavoro, alcuna libertà personale, nè sicurezza di proprietà, nessuna libertà collettiva, di voto, di parola, di stampa di riunione, di associazione di insegnamento.

E questi dovrebbero essere gli apostoli della libertà, i salvatori dell'umanità. Nessuno degli immortali principi subisce, nè subì simili atroci affronti tali ingiurie, attentati come in questi tempi di canibalismo moscovita.

Ovunque questa metifica emanazione di animi ma-